

# Les larmes d'un père

*Une nouvelle dans les Royaumes Crépusculaires*

Voilà, tout est fin prêt. Mon armure est ajustée. Ma lame est afutée. Je vais pouvoir mourir comme j'aurais voulu le faire. Mais j'aurais préféré un destin moins funeste. J'aurais préféré laisser quelque chose derrière moi. Aujourd'hui il ne me reste que la solution de l'écriture pour espérer que quelqu'un se souvienne de moi un jour. Je consacre donc mes derniers instants pour laisser l'encre raconter mon histoire...

Je suis né à Abbadrah, cité des Communes Princières. Mon père était un piètre commerçant sans avenir avec qui j'ai eu peu de relations. Dès mon enfance, j'ai découvert ma fascination pour les armes. Rapidement, je me suis mis à étudier leur maniement, et je suis aujourd'hui l'une des plus fines lames des Royaumes.

Je n'avais pas 20 ans que je quittais Abbadrah pour prendre la route. Je suis devenu un mercenaire apprécié pour son efficacité, et pour le respect des termes des contrats. L'argent m'importait peu à vrai dire, j'étais mercenaire par goût du voyage, de l'aventure et du danger des combats.

J'ai massacré, étripé, pillé et même violé pendant des années. Certains disaient que j'étais un monstre. Je ne faisais que mordre la vie à pleines dents. Je ne défendais aucune cause, je voulais juste vivre intensément. Et c'est ce que j'ai fait. On a dit de moi que j'avais un millier de victimes sur la conscience. J'ai peut-être tué mille personnes, peut-être plus, mais leurs âmes ne pèsent en rien sur ma conscience.

Mais à force de batailler dans tous les Royaumes, j'ai fini par atteindre les quarante ans, et par sentir le poids des années sur mes épaules. J'ai donc changé de philosophie dès ce moment. J'ai continué à voyager, mais dans le but de trouver une femme capable de me donner la descendance que je voulais. Certains pourraient ironiser en parlant du manque de romantisme de cette démarche, mais je laisse l'amour aux poètes et aux inconscients assez fous pour ouvrir des brèches dans leur coeur. Car je sais aujourd'hui que l'amour est une plaie qui conduit inéluctablement à la mort.

J'ai donc arpenté les Royaumes jusqu'à aboutir dans les Terres Veuves. Ce pays était ma foi fort agréable. Peuplé de méduses séduisantes, et producteur d'un vin de la plus haute qualité, je me suis surpris à flâner sur les coteaux, le long de ruisseaux bucoliques. Je vieillissais, il fallait que j'agisse avant de me retrouver à pêcher en parlant de mon passé glorieux à des enfants...

Et puis je l'ai vue. Je cherchais toujours parmi les méduses, maîtresses des domaines viticoles, et c'est pourtant une humaine, esclave, qui se révéla être la mère que je cherchais. Sous la crasse qui la recouvrait, je savais qu'elle recelait la beauté et la force que je voulais. J'ai déboursé 50 perles pour l'acheter à sa maîtresse, mais l'investissement, s'il était énorme, se révéla utile.

Naïve, elle croyait que je venais pour la libérer, et faire d'elle ma reine. Elle du rapidement déchanter. Elle ne passait que d'un maître à l'autre. Je l'ai prise des dizaines de fois, plusieurs fois par jour, jusqu'au jour où elle m'a annoncé qu'elle portait mon enfant. Croyant à une ruse pour éviter les assauts de ma virilité, j'ai continué pendant plusieurs semaines avant de constater les premières rondeurs, certes minimes, mais pourtant bien révélatrices de son état.

Alors je l'ai choyée. Je lui ai donné la meilleure nourriture, je lui ai acheté une demeure confortable, loué les services d'une servante. J'ai même réussi à faire venir un jorniste régulièrement pour qu'il surveille sa grossesse. Et je ne m'ennuyais pas. J'allais de marché en marché pour acheter les meilleures denrées, pour que mon enfant naisse fort et en pleine santé.

Je m'étais pris d'une affection pour elle, et j'ai même été surpris de ressentir un pincement au coeur quand le jorniste m'a annoncé qu'elle n'avait pas survécu à l'accouchement. Mais mon bébé se portait à merveille. Une fille. Medhril.

Nous sommes resté dans la maison pendant plusieurs années. Des précepteurs vinrent lui apprendre à lire, écrire et compter. Dès ses 10 ans, nous sommes partis.

Nous avons repris la route, et je lui ai fait découvrir le monde. Elle était émerveillée, et j'étais assez fier d'elle lorsqu'elle se révéla curieuse du maniement des armes. Elle se révéla une bonne élève, et je dois le dire, j'étais heureux.

Un événement étrange, que j'avais pris pour anodin à l'époque vint troubler notre solitude alors qu'elle devait avoir treize ans. J'avais entendu du bruit dans sa chambre, et lorsque je suis arrivé, j'ai trouvé la fenêtre ouverte, et une silhouette massive qui fuyait dans la nuit. J'ai couru, et j'ai fini par rattraper la silhouette. Le minotaure était imposant, et je savais ma vie en danger sans mes armes face à un tel colosse. Pourtant, dans son regard, je vis une certaine douceur. Il me regarda quelques secondes, puis s'en alla tranquillement. Après avoir croisé son regard, je savais qu'il n'avait pas fait de mal à Medhril, et qu'il n'avait pas l'intention de se battre avec moi.

Lorsque je suis rentré, Medhril dormait paisiblement.

Aujourd'hui je me rends compte que c'est à partir de ce moment qu'elle a commencé à réellement devenir forte et habile. Ma fierté n'en était que grandie, et je sentais que je

pourrais mourir en paix une fois qu'elle aurait atteint un niveau de maîtrise égal au mien.

Notre périple dura encore sept années durant lesquelles nous louèrent nos services comme gardes du corps à de riches marchands, ou à des diplomates. Nous avons même vu Abyrne et combattu ensemble des démons. Bons sang que j'étais heureux, et fier...

Puis, alors que nous fêtions son vingtième anniversaire, en dégustant en primeur la récolte des vignobles princéens de 1447, un homme étrange est apparu. Il portait une robe grise, et de sa capuche dépassait des cheveux tout aussi gris. Lorsqu'il a rabattu son capuchon, c'est un visage au teint cendreau qui s'est révélé. Même son regard avait adopté cette couleur monotone et sans vie.

D'une voix calme et posée, il a demandé à s'entretenir en privé avec ma fille. Voyant qu'elle désirait cette entrevue, je les ai laissés. Leur dialogue a duré plus de deux heures. L'homme est ensuite reparti, laissant Medhril songeuse.

Le lendemain, elle m'annonça une nouvelle qui me laissa sans voix. Elle avait une mission à accomplir, une mission qui ferait d'elle une héroïne comme celles dont on raconte la légende. D'autres héros l'attendaient à l'ouest, et elle devait me quitter sur le champ. Elle me serra très fort contre son coeur et me laissa là. J'étais comme un pantin dont personne ne veut tirer les ficelles. Les bras ballants, la bouche ouverte, le regard vide.

Je ne pouvais pourtant pas la laisser partir. J'ai enfourché ma monture, et me suis lancé à sa poursuite. Toujours sur sa trace, j'ai voyagé plusieurs semaines jusqu'en république mercenaire. Là, dans un petit village, elle a rencontré des saisonniers. Un ogre, un farfadet, un nain et un satyre. Le premier semblait un guerrier redoutable, le second portait sur ses épaules plusieurs danseurs, le troisième semblait faire partie de l'Equerre, et le dernier ressemblait à tous ses congénères: une créature sale et peu ragoûtante. Ils sont restés dans une auberge toute la nuit, à discuter. Et ils sont partis au matin.

J'ai continué à suivre le groupe pendant plusieurs jours. Ils ont chevauché jusqu'une vallée très encaissée. Sur l'autre versant se tenait fièrement un petit fortin qui semblait imprenable. Je n'ai pas pu saisir les paroles de l'ogre à ce moment là, mais visiblement, ils étaient là pour entrer dans la place forte. Ils ont bivouaqué, et au matin, dix autres personnes de tous les peuples les ont rejoint. Ils étaient maintenant quinze, et la motivation pouvait se lire dans leurs yeux. Ils fourbirent leurs armes et entamèrent la descente.

La jalousie agissait comme un poison dans mon coeur. J'avais été sa seule famille, et en quelques jours, elle m'avait oublié, me délaissant pour des aventuriers qui la menaient droit à la bataille. Je décidai de prendre les devants, et j'observai la forteresse pendant plus d'une heure. Elle était occupée par des drakoniens, aidés de petites créatures ailées et des femelles à la beauté ineffable. Ils travaillaient à la reconstruction de la muraille. Il y avait au moins une cinquantaine de ces lézards sur pattes. Ma fille courait à sa perte,

ils n'en sortiraient pas vivants. Il fallait que je les arrête. Ils approchaient et n'étaient plus qu'à une dizaine de minutes du fortin. J'ai couru, et je les ai interceptés.

J'ai vu la surprise de Medhril, et l'interrogation des autres. J'ai tenté de les prévenir, mais rien n'y faisait. La rage qui coulait dans mes veines m'empêchait de bien comprendre ce qu'ils disaient, mais je crois avoir discerné les mots "masque", "inspiré" et "flamme". Mais je ne voulais pas savoir. Je me suis approché, j'ai saisi ma fille par le bras, et j'ai tenté de l'emmener. J'ai alors entendu un cri qui ressemblait à "ne la touche pas" avant de voir le nain me frapper de son marteau. Mon sang ne fit qu'un tour, j'ai sorti mon arme et j'ai frappé, vite, et bien. Le nain ne s'est pas relevé de mon coup, mais je fus rapidement encerclé par quatorze adversaires déterminés. Même Medhril me menaçait de son arme, mais ses yeux m'imploraient de partir. J'ai refusé, j'ai hurlé mon désespoir, j'ai même pleuré, et puis j'ai frappé une seconde fois, sur un farfadet qui me regardait d'un oeil condescendant en m'appelant "terne". C'est au moment où je croyais mon heure arrivée, où j'attendais la riposte des compagnons de ma deuxième victime que des cris ont retenti. J'ai levé la tête, et j'ai vu des dizaines de drakoniens bondir de la corniche qui nous surplombait. Les amis de Medhril m'ont alors oublié pour se concentrer sur le combat.

Ce fut une véritable boucherie. Les compagnons tombaient un à un, alors que les drakoniens semblaient toujours plus nombreux. J'ai vu Medhril mourir sous mes yeux, je n'ai pu que m'enfuir.

J'ai abouti dans un bosquet où je me suis écroulé en larmes. Les drakoniens avaient certainement entendu mes cris et le bruit de mes attaques. J'avais la mort de ces gens sur la conscience, et plus grave encore, j'avais moi même provoqué la mort de ma fille. J'étais maudit...

C'est alors que je m'apprêtais à mettre fin à mes jours que je vis l'homme gris apparaître devant moi. Celui qui avait discuté si longuement avec Medhril avant qu'elle ne me quitte se tenait face à moi, le regard sévère. J'avais complètement anéanti une compagnie. Les héros dont j'avais provoqué la mort étaient le dernier rempart contre l'emprise du "Masque" sur la région. Je ne comprenais rien à son discours, mais cela semblait grave.

Sa dernière proposition fut que, plutôt de me suicider simplement, je pénètre dans le fortin pour y dérober un tableau. Je n'avais aucune chance, mais au moins, je devrais emmener un grand nombre de drakoniens avec moi dans la mort.

Voilà, tout est fin prêt, mon armure est ajustée, ma lame est afutée ... Et je laisse sur cette terre une dernière trace de mon passage: mes larmes, les larmes d'un père...

Etienne Goos